

Huit ans plus tard, Pointe-au-Père, 19 octobre 2002

Françis repousse son verre de bière, reste une longue minute sans bouger, debout près de la fenêtre entrouverte, sous l'épaisseur du silence. De l'autre côté de la vitre, le museau près du sol, un chien noir abandonne ses traces dans la boue. Quelques instants plus tard, un régiment d'oies entaillera le ciel, Francis, englouti au sous-sol, ne verra pas cette irréprochable géométrie, trop occupé à déterrer de sa tête les images tapies dans un coin de sa mémoire. Runes et clameurs.

Il n'a jamais oublié cette femme. Les êtres élus ne perdent jamais leur force évocatrice. Au plus s'habillent-ils d'un peu d'obscurité pour, à la faveur d'un événement, revenir en rafale et mobiliser la pensée, tels ces fragments passés qu'il croyait bêtement anéantis alors que le temps, avec son détachement nécessaire ou désespéré, les avait juste recouverts d'un peu de poussière.

Le ruisseau au fond de la cour, comble de feuilles, ressuscite des parfums d'herbes et de fruits trop mûrs, ces fragrances de pomme, de bouleau, de romarin qu'elle balançait dans la baignoire avant de s'y glisser. Francis, les yeux mi-clos, inspire. Qui aurait cru que huit ans plus tard tout paraîtrait encore si présent ?

Traversé par l'humidité, Francis ferme la fenêtre. Des scènes crient sous ses paupières ; il prend de nouveau trois lampées de son verre, trois gorgées qui tombent, étrangement chaudes, au milieu de son ventre. Francis cherche son paquet de cigarettes, tourne en rond autour d'une peine anonyme et sans issue, les lèvres acier. À ses côtés, le cendrier déborde, la cendre échoue à deux pas. Petit tas de rien ; le cadavre du mégot sur lequel il tire, ses yeux en direction de Grégoire qui, prostré dans le fauteuil du bureau, à son tour, du regard, mendie. Danse triste, muette.

Maintenant, accroupi par terre devant la gueule béante d'une boîte de carton qui bave un tas de paperasses, Francis s'apprête à dévorer un manuscrit en quête de quelques rêveries à se plaquer contre la cervelle. Des miettes qui expliqueraient le monde. Peut-être ces pages, avec leur surcroît d'années et de souvenirs, terre et cieux tout confondus, apaiseront-elles sa soif?

Francis lit en zigzag. Éclats grappillés sans ordre, uniquement pour voir naître, parmi les lignes, les traits de Louise. Son visage racé, couleur d'ambre, ses gestes amples, ses mimiques qui le déconcertaient, ce gravier qui crissait dans sa voix lorsqu'elle se rebellait ou son timbre de fillette qui présageait immanquablement une requête : « Francis, me préparerais-tu une tisane ? » Anodines ces quelques traces dans la mémoire, s'ils n'en étaient les uniques propriétaires.

La pièce se couvre de blanc, ce qui adviendra sera de toute immensité. Francis attrape une seconde liasse de feuilles, essaie d'entamer la lecture à haute voix sans dévoiler qu'il craint de s'épancher, mais il a le corps vulnérable et n'y peut rien. Dans l'attente recueillie du soir qui vient, le timbre tremblé de Francis percute les cloisons du bureau. Francis prononce un mot, deux.

Les minutes s'étirent, méditatives. Sillage d'alcool dans la pièce et respirations bruyantes. S'il suffisait de prononcer un nom pour s'assurer que rien ne crève !

Ils restent ainsi, tous les deux, vaguement perdus comme si l'immobilité pouvait consoler. Leur mémoire se meut avec une lenteur pleine de ruses ; le passé saille, puis se retranche dans les os, sans bruit. Retour en force des guerres, des amours jamais terminés. Francis, la gorge encombrée de suie, reprend la lecture, persiste à raconter, à ranimer Louise qui plane partout, fantôme. Il survole les feuilles, lit une page, saute des morceaux, des paragraphes relégués à leur insuffisance, il cherche, avide, une phrase qui plaise, qui soulage les deux abrutis, non, les deux épuisés qu'ils sont. Il faudrait un grand vent pour balayer ce vertige, mais le vent est un voyageur distrait. Il rend à la sauvagerie et à la confusion ce qui mériterait encore de se tenir droit et délaisse sur son passage telle fondation sans charme. Alors Francis lit, comme un assoiffé, n'importe quoi. Puis las, se tait.

Las ou coupable, puisque ce manuscrit, il l'a volé ; le jour même où, huit ans plus tôt, il a quitté la maison, il a ouvert les tiroirs de Louise, s'en est emparé. Un morceau d'elle, soi-disant. Il a regretté son méfait. Jamais au point de le lui rendre. Ils se sont reparlé, se sont revus de rares fois, il aurait pu... aurait dû.

Il s'était senti à deux doigts de l'aveu, avait presque fléchi lorsqu'il avait croisé le regard perçant de Louise, lorsqu'un moment il avait frôlé sa joue en murmurant *au revoir*, il avait imaginé la douceur de la délivrance, puis brusquement une idée avait affleuré qui lui avait durci le cœur. Francis avait supposé que les stigmates d'une tromperie entre lui et celle qu'il appelait sa belle Italienne dresseraient incontestablement une distance entre eux. On a si peur parfois d'être solidement

attaché. On préfère inventer un fatras d'astuces étriquées pour nier qu'une femme, qu'un homme, a changé notre existence. En fait, ce que Francis ne s'était jamais avoué, c'est qu'il avait préféré cacher cette bévue de crainte de décevoir Louise. Jamais il n'avait cessé de vouloir la séduire, même après l'avoir quittée. Désir insolite qu'il avait tu, qui, certains soirs, avait resurgi dans l'absence de l'autre quand le silence fluait entre les murs, quand il se remettait à tourner en rond avec la terre, avec l'insignifiance des saisons qui revenaient régulières, fâcheusement répétitives alors qu'il rêvait d'ivresse et mystifiait l'amour. Peu à peu, l'idée du vol s'était muée en négligence. Il présumait que, soumis à un interrogatoire de Louise, il pourrait un jour s'excuser. Oh ! cela n'était pas tout à fait vraisemblable, mais enfin, il arrive que, pour vivre, on ajoute le mensonge au mensonge !

Les mois, les mois s'étaient additionnés et Francis et Louise ne s'étaient plus revus. N'était resté que le sentiment amoureux, sorte de nostalgie qu'on exalte à coups de réminiscences et de demi-vérités.

Grégoire observe Francis tirer sur sa cigarette. Peu à peu, derrière le nuage de fumée, ils disparaissent et Francis respire d'aise ; Grégoire ne discernera plus les ravages du temps sur sa figure, ses paupières qui tombent, qui, depuis peu, lui sculptent, selon Francis, un air de chien battu. Francis déteste les ans qui fossoient tout ; oiseaux noirs. Il maudit cette absence de choix, cette fatalité qui le rendra, tôt ou tard, à un corps tremblant, vacillant. Il a du poil aux oreilles, qu'il coupe, qui repousse. C'est ridicule, du poil dans les oreilles. Trivial.

— Tu fumes trop, Francis.

— C'est bien la seule chose que je fais trop maintenant.

Grégoire pourrait rétorquer, effectuer le décompte des bières englouties depuis le début de l'après-midi. Il choisit de se

taire. Il sait que Francis réagit avec l'émotion du moment, qu'il a infatigablement misé sur l'émotion présente. Grégoire jette un œil vers la bibliothèque acajou, sur les rangées droites et impeccables de livres. Le délicat cadran argenté qui indique seize heures quinze l'apaise. C'est un simple cercle de métal et deux aiguilles, mais la beauté de cet objet le dépouille du brouillard. Grégoire respire, le front serein.

Francis, qui n'a pas toujours compris Grégoire, a souvent été rassuré par son calme, a maintes fois admiré la maîtrise de celui qui parvenait à ses fins sans faire d'éclats, comme si les événements forts de son existence venaient à lui avec souplesse. En contrepartie, Francis s'est essoufflé dans ses empoignades de voyou avec le ciel, avec les rêves, la vie. Il réclamait partout et tout de suite sa part du gâteau. Louise regimbait, mais finissait invariablement par consentir aux excès de cet homme. Il semble que les années, les jours qui tombent ont eu raison de son empressement. Aujourd'hui, la lassitude ou quelque tension secrète altère subtilement son visage, en amoindrit l'innocence, annule les fossettes espiègles qui ont eu l'art de tant plaire aux femmes. De cette époque, il conserve le sang qui parfois martèle ses tempes et les mots qui surgissent à vif sur sa langue ; néanmoins, il estime que les portes closes cèdent rarement sous la pression.

Dans la pièce plus rien ne se passe, sauf le temps. Un silence excessif gomme l'espace. Francis fronce les sourcils, ses yeux scrutent les environs, en quête d'un reste de bière dans son verre. Désir différé. À ses côtés, immobile, Grégoire attend. Une mimique, une phrase. L'air et l'eau. Ses pensées celées derrière son regard de pierre, il fixe étrangement Francis, que ce mélange de timidité et d'insistance trouble. Les doigts de Grégoire frémissent, ailes de papillons. Puis il sourit. C'est glacé. Difficile d'expliquer. Il demeure là, lèvres ouvertes,

continue de pianoter. Et c'est glacé. Francis aimerait neutraliser ce geste. Ce bruit impatient sur le rebord de la chaise. Il aurait préféré ne surprendre que le flegme de Grégoire.

Derrière la fenêtre, le ciel se couperose pendant qu'un tremble se dépouille de ses dernières feuilles. Le soleil ploie, trafique la vue. Il tombe du sang sur le gazon. L'hiver sera trop long.

Impuissant, Francis quitte la pièce, monte au rez-de-chaussée. Pas un objet de trop ne traîne, sauf sa veste de cuir et une tristesse qui, comme bête traquée dans une tanière, tournoie entre les murs. Grégoire a tout rangé, même ses lunettes de lecture ont regagné leur écrin dans la console de bois du salon. Il range tout, les fois où il se sent sans courage. Quand Francis s'est introduit dans la maison ce midi, Grégoire a voulu dégager un cintre de la penderie de l'entrée ; il s'est ravisé. Devenir l'objet de sarcasme l'accablait. Et Francis adore se donner l'illusion qu'il peut fuir rapidement. Ainsi la veste de cuir brun de Francis frôle, paresseuse, les coussins du divan et confère une allure de vacances à la maison. C'est bien peu comme désordre ; c'est la trace d'un vivant.

De son bol de verre, Brutus, le poisson rouge, lance un regard rond. Francis trempe son doigt dans l'eau. Le frôle. C'est visqueux. Il rajoute de la nourriture, car il estime qu'un tel regard ne peut signifier que la faim.

Un rai de lumière s'estompe, s'évanouit près des armoires de bois. Dehors des enfants sautent à cloche-pied parmi les feuilles, un ballon roule non loin du ruisseau. Le jour refluera. Toujours plus court. Pensif, un brin ennuyé, Francis interroge sa présence au milieu de la cuisine. Il ouvre la radio ; une voix de femme, dépourvue de mystère et d'inquiétudes, l'agresse. Francis ferme la radio, fixe le poisson, pense à la maigreur d'une vie privée d'air.